Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 126 (1981)
Heft: 3

Artikel: Actualité de Jomini : à propos d'une réédition
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344370

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Actualité de Jomini

à propos d'une réédition

Ney: «Vous êtes trop entêté, c'est le défaut des Suisses. Il est juste d'avoir une opinion. Mais exalter l'ennemi pour le plaisir de soutenir une mauvaise thèse!... Quand on a tort, il faut savoir céder.»

Jomini: «Monsieur le Maréchal, si vous m'interrogez pour avoir mon avis, il est de mon devoir de vous en donner un selon ma conscience et mon jugement, et de le soutenir tant que vous ne m'aurez pas convaincu qu'il était mauvais.»

(Xavier de Courville, *op. cit.*, p. 25.)

Lorsque les crises ont trouvé, enfin, leur dénouement, on cesse de se pencher sur les pronostics qui ont été émis alors que leur issue était encore incertaine. Et pourtant il faut le faire, car là se trouve le meilleur moyen de connaître l'essence même du génie militaire.

S'il est facile d'échafauder, après coup, des théories, il est par contre beaucoup plus délicat de se livrer à une démarche prospective lorsqu'on est confronté avec toutes les incertitudes de la guerre. Spécialiste avant la lettre du service de renseignements, Jomini se distingue très rapidement par la grande sûreté de ses prévisions. En 1799 — il a vingt ans et se trouve en qualité de major au QG de l'armée helvétique —, il prend sur lui de renforcer le général Turreau, qui tient le Valais, en lui détachant une importante réserve stratégique. Quarante-huit heures plus tard, Masséna lui enjoint de prendre cette mesure. Jomini l'a prévenu dans sa décision.

On connaît l'histoire du «pari de Berne». Au début de l'année 1800, l'opinion prévaut que Bonaparte portera son effort principal en Allemagne du Sud. Lors d'une réunion à laquelle participent plusieurs officiers français, vétérans des guerres de la Révolution, Jomini émet le pronostic selon lequel le premier consul, franchissant le Grand-Saint-Bernard, engagera la partie décisive dans la plaine du Pô. On se moque de lui: «Vous n'avez pas fait la guerre!» «Eh bien, parions!» Il gagne ce pari comme il en gagnera d'autres, sans se faire pour autant des amis.

En 1805, alors que Ney veut résolument pousser sur Ulm, Jomini, alors son aide de camp volontaire, lui suggère la manœuvre d'Elchingen. Ney hésite, jusqu'au moment où il reçoit de l'empereur l'ordre précis d'effectuer ce mouvement. En 1807, dans un mémoire, Jomini cherche à détourner Napoléon de s'engager en Pologne et d'y attaquer la Russie. L'empereur lui fait à ce sujet de violentes remontrances. La suite des événements est suffisamment connue pour nous dispenser d'insister.

Si Jomini ne commande jamais lui-même en chef, on sait que ses avis pèsent d'un grand poids à Eylau (1807) et à Bautzen (1813). Il semble que la victoire des Alliés sur Vandamme, à Kulm (1813), qui permet à la coalition de reprendre l'initiative des opérations, soit également due aux avis de Jomini; ce point mériterait à lui seul qu'on lui consacrât une étude approfondie.

La question qui se pose, dans tout cela, est de savoir comment s'est formée cette pensée originale, comment le Payernois a appris son métier — car, sans apprentissage ou sans initiation, l'éclosion d'un génie est difficilement concevable.

Certaines réponses nous sont apportées par le fort bel ouvrage, *Jomini, ou le devin de Napoléon*, consacré à la mémoire du général par son arrière-petit-fils, Xavier de Courville. Cette remarquable étude, devenue introuvable, fait actuellement l'objet d'une réédition au Centre d'Histoire. En lisant attentivement ces lignes, on découvre que Jomini n'est pas seulement un théoricien, mais aussi un géographe et, surtout, un historien soucieux d'établir des faits. Les circonstances exceptionnelles dans lesquelles il se trouve plongé lui permettent d'avoir accès à des sources de première main — et, qui plus est, de connaître les relations données par les adversaires qui se sont affrontés sous ses yeux. Dès sa seizième année, grâce à sa connaissance de l'allemand notamment, Jomini peut étudier de près les opérations de Moreau et de l'archiduc Charles en Allemagne du Sud. Il va lui-même sur le terrain, assiste vraisemblablement lui-même à certains engagements, achète des cartes à Bâle chez Mechel, scrute ces cartes à la loupe, avec la patience d'un ébéniste qui fait peu à peu ressortir les veines du bois, constitue aussi des fichiers qu'il tient systématiquement à jour. Il est ainsi conduit très tôt à *pratiquer* la géographie et l'histoire militaire comparée — dans son esprit, d'ailleurs, les deux disciplines n'en font qu'une.

«Lorsque Jomini écrit ses œuvres maîtresses, il est jeune...»

(Miniature de Migneret, appartenant au comte Xavier de Courville.)

Il ne cesse de faire pour lui-même des pronostics, cherchant à comprendre la source de ses erreurs, lorsqu'il se trompe dans son cabinet de travail. Cette démarche prospective n'exclut pas le recours au passé, bien au contraire; dans l'optique de Jomini, le passé peut parfaitement éclairer le présent, seul moment où se crée réellement l'histoire. Il étudie les campagnes de l'«archétype» avoué de Napoléon: Frédéric le Grand, en analysant de très près les causes de ses défaites, celle de Kolin notamment, qui avait été observée par Warnery. Notons ici, le point nous paraît essentiel, que le fondement de la science de Jomini réside dans la connaissance des erreurs — comme il le sera plus tard pour Claude Bernard, pionnier de la médecine expérimentale.

Enfin, n'oublions pas que, lorsque Jomini écrit ses œuvres maîtresses, il est jeune, il a cette passion de la connaissance qui fait de lui un nomade. Il a vingt-six ans lorsqu'il publie son *Traité*. A trente-quatre ans, il est lieutenant général des armées du tsar; deux ans plus tard, il est au Congrès de Vienne où il met la dernière main à la deuxième édition de son *Histoire des Guerres de la Révolution*. Ses entretiens personnels avec les principaux acteurs de la tragédie à laquelle il a pris part lui permettent de gagner, de l'art de la guerre, une vision réservée à de rares initiés.

Ce faisant, Jomini a donné à la prospective militaire moderne des bases qui n'existaient pas avant lui. On l'a parfois opposé à Clausewitz; c'est une querelle d'école. Clausewitz, pour échafauder ses théories, s'est largement inspiré des œuvres de Jomini, il l'a dit lui-même.

L'actualité de Jomini réside à notre sens dans l'esprit de sa démarche intellectuelle; il s'est familiarisé, par l'étude, avec le déroulement de nombreux combats. Ce faisant, il a diminué la marge d'incertitude qui fait peser, toujours, une lourde hypothèque sur l'exercice du commandement. Mais cette démarche demande un effort soutenu, un certain entêtement, «c'est le défaut des Suisses».

* *
*

Nous ne voudrions pas terminer cette brève évocation sans exprimer à M. Xavier de Courville notre gratitude d'avoir donné son assentiment à la réédition de son ouvrage dans notre pays. ■